

DUBOIS CRANCÉ,

DÉPUTÉ des Ardennes, de l'Isère, du Var & des Bouches-du-Rhône,

A SES COMMETTANS.



SOCIÉTÉ

DES AMIS DE LA LIBERTÉ ET DE L'ÉGALITÉ.

Séante aux ci-devant Jacobins St.-Honoré, à Paris.

DUBOIS CRANCÉ,

DÉPUTÉ des Ardennes, de l'Isère, du Var, & des Bouches-du-Rhône, à ses Commettans.

FRÈRES,

La révolution commencée en 1789, a subi plusieurs métamorphoses. Vous avez vu passer dans ce tableau magique, une foule d'intrigans que vous avez d'abord honorés de votre confiance, & que vous avez ensuite, avec justice, couvert de mépris.

Je ne viens point vous retracer les événemens d'une révolution à laquelle nous avons tous contribué; le passé est loin de nous ; mais je dois vous faire observer que cette révolution a déjà eu *trois âges* bien distincts. La féodalité est disparue avec les Cazalès & les Maury ; le *systême des deux chambres* a fui avec Lafayette, & tout ce qu'on appeloit la minorité de la noblesse; enfin, le *royalisme*, si protégé par la majorité de la dernière législature, vaincu le 10 août, nous a constitué en république. Cependant, malgré l'écume que, dans ces différentes convulsions, la France a vomie de son sein, nos ménages, nos sociétés, nos administrations, nos places publiques sont encore empoisonnées d'aristocrates, de modérés, de royalistes, de patriotes du 10 août, qui tous, le bonnet rouge en tête, & la pique à la main, criant vive la nation, vive la république, déclarent la guerre à ceux qui ont voulu, qui ont suivi avec constance, & completté la révolution.

Une observation importante, c'est que Cazalès & Maury poursuivoient les Jacobins ; Barnave & Lafayette poursuivoient les Jacobins ; Léopold & Louis XVI poursuivoient les Jacobins ; tous les ministres de l'ancien régime & leurs suppôts, qui nous trahissoient avec tant d'audace, poursuivoient les Jacobins : eh bien ! Brissot, Louvet &

Rolland poursuivent encore les Jacobins. J'avoue, frères & amis, que, dans cette circonstance, votre jugement peut être en défaut; car Louvet, Brissot & Rolland étoient réputés patriotes. Ceux qui appuient leur systême, les Guadet, Vergniaux, Jansonné, Lasource, ont souvent paru bien mériter de la patrie, à la dernière législature. On voit de ce bord d'anciens constituans, tels que Buzot, Salles, Reubel, Lepaux, Antoine, & plusieurs autres, qui ont acquis des droits à la reconnoissance publique; & certes ces constituans ne se doutoient pas, il y a trois ans, qu'ils se placeroient un jour du côté des noirs : on y voit aussi de jeunes athlètes nouveaux, qui ont fait avec succès leur apprentissage de patriotisme dans les départemens; enfin, on y trouve Gorsas & Carra. Alors je me suis demandé, s'il étoit possible que les Jacobins eussent réellement un systême criminel, digne de l'animadversion de tant de citoyens que j'estimois: j'ai voulu tout examiner, tout lire, & je vais vous rendre compte du résultat de mes observations.

Brissot avoit, en 1789, travaillé avec succès sur la révolution qui se préparoit; &, pendant le cours de l'assemblée constituante, il développa, soit aux Jacobins, soit dans la société des *Amis des Noirs*, des talens, de la philantropie, & sur-tout un grand amour pour l'égalité. Les patriotes alors

l'eſtimoient; j'oſerois même dire, l'*idolâtroient* (car c'eſt la manie des François).

Les électeurs de 1789 crurent qu'il étoit de l'intérêt public de placer Briſſot à la légiſlature ; ils réſiſtèrent avec opiniâtreté aux cabales de la cour, au *chant du coq*, aux dénonciations de Morande, & l'emportèrent. J'avoue cependant que Briſſot n'eût pas eu ma voix, s'il m'avoit été permis de voter; car le *baiſer* politique qu'il donna à *Ramon*, en pleine tribune, lors de la diſſention des candidats, m'inſpira une grande défiance. Un franc patriote ne peut jamais avoir de motifs qui le faſſent compoſer avec l'ennemi connu de ſes principes.

Briſſot, porté à la légiſlature par les Jacobins, ſe lia avec les députés de la Gironde, dont les talens ſont connus ; avec Pétion, Condorcet, Sieyes, & quelques autres perſonnages recommandables ; mais il s'y mêla auſſi des hommes *douteux* ; & cette ſociété prit, en s'*iſolant*, l'air d'une cabale qui inquiéta d'autant plus les patriotes, qu'elle étoit compoſée des hommes de l'aſſemblée qui avoient le plus de lumières, & qu'il étoit naturel de leur ſuppoſer, puiſqu'ils s'iſoloient des vues particulières. La tribune des Jacobins retentit alors de quelques ſoupçons ; on y répondit avec aigreur ; les perſonnalités s'en mêlèrent, & la guerre fut déclarée entre les Jacobins & cette *aſſociation*. On

venoit auſſi de déclarer la guerre à l'Empereur. Narbonne alors étoit miniſtre, & Briſſot protégeoit Narbonne, dont on vouloit (diſoit-on) faire un *dictateur*. Je n'aſſure pas ce fait ; mais il eſt certain qu'à moins de raiſon d'une *profonde* politique, Briſſot & ſes amis étoient trop éclairés pour se méprendre au moral d'un homme couvert de la lèpre la plus virulente qui ait jamais infecté un courtiſan.

Briſſot fit mettre en état d'accuſation Leſſart (& l'on ſait que Leſſart étoit du parti oppoſé à celui de Narbonne.) La cour, irritée, chaſſa Narbonne, & le remplaça par Grave. Vint l'hiſtoire des faux aſſignats qu'on fabriquoit à *Paſſy* ; & la cour compromiſe, forcée de céder, accepta un miniſtère auquel les Jacobins applaudirent, quoiqu'il fût compoſé par Briſſot & ſes amis : alors on vit ſortir des Jacobins une foule de perſonnages pour remplacer les anciens commis des bureaux, & tous, ou preſque tous, furent placés par Briſſot ; auſſi preſque tous ſont devenus les ennemis jurés des Jacobins.

Au ſurplus, le miniſtère alloit bien ; mais la cour, qui ſe flattoit déjà de voir Brunſwick à Paris, le culbuta, & chercha dans la fange des intrigans les plus mépriſables, de quoi le remplacer. Lafayette s'enorgueillit de cette victoire ; elle ne fut pas de

longue durée. Des hommes courageux, qui méprifent toutes les intrigues, & vont droit au but, attaquèrent le château des Tuileries, renfermèrent le roi au Temple, & volèrent aux frontières diffiper le fantôme de la contre-révolution. On rappella les miniftres patriotes, & Briffot qui, huit jours auparavant, avoit parlé en faveur de la royauté, & même de Louis XVI, rentra, avec ces miniftres, dans l'intimité de leur cabinet. C'eft de-là qu'il dirige Clavière, fon ancien ami; les affaires étrangères, avec Lebrun; & fur-tout les affaires intérieures, avec Roland; car il ne fe mêle pas de la marine, de la guerre, ni de la juftice, excepté pour ce qui, dans le fyftême que l'on prépare, peut avoir quelque rapport avec la ville de Paris. Mais, dira-t-on, il n'y a peut-être pas un grand mal à tout cela; les intentions de Briffot & de fes dévoués peuvent être pures, & celui qui ne profite de fon influence que pour faire le bien, peut mériter la reconnoiffance de fa patrie. Je réponds pofitivement que, dans aucun cas, je n'aime la *double* action qu'exerce un député à la légiflature & au confeil exécutif. Je ne veux, pour dictateur de fait, *ni Pierre*, *ni Jacques*; & je penfe, depuis long-temps, que la Convention s'honoreroit, en déclarant traître à la patrie, tout délégué du peuple qui communiqueroit avec les miniftres fur une

affaire quelconque, autrement que *par écrit.* Je reviens maintenant aux Jacobins.

Il doit être permis de dire ce que tout le monde a vu ; c'eſt que la majorité de l'aſſemblée légiſlative, ſoit par corruption, ſoit par ignorance, nous menoit droit à la contre-révolution. Cependant la minorité, ſoutenue de l'opinion publique, eût été aſſez forte pour réſiſter, dès le principe, aux perfidies de la cour, ſi elle fût reſtée unie ; & je citerai pour preuve inconteſtable de ce que j'avance, l'énergie du club Breton, devenu celui des Jacobins, en 1789. Mais le parti qu'on appelle de la *Gironde*, s'étant ſéparé des Jacobins, on ceſſa d'y diſcuter les grands objets d'intérêt public ; on s'y occupa de dénonciations. Les circonſtances, peut-être, ne permettoient pas qu'on fît autre choſe que de s'éclairer ſur le *danger preſſant* du moment. Pendant ce temps, la contre-révolution marchoit à grands pas ; on s'inquiétoit ; on ne ſavoit à qui s'en prendre. Le parti royaliſte étouffoit, dans l'aſſemblée, toute eſpèce de réclamation. A force de traiter de *factieux* les habitans de la *montagne*, on l'avoit rendue preſque déſerte ; à force d'inculper les Jacobins, on étoit parvenu à en écarter preſque tous les députés, à faire conſidérer ce ſanctuaire de la liberté comme l'antre de la calomnie, & un foyer d'agitations. Ces opinions

étoient ſoutenues par une foule de libelles que répandoit la cour; par la municipalité, le directoire de département, l'état-major pariſien, les boutiquiers, les gens de finance, les eſcrocs de tous les genres. Ces calomnies étoient répétées dans toute la France; la raiſon avoit perdu ſon empire. Le mal étoit extrême; il fallut vaincre ou périr, & l'on *vainquit*; mais les motifs des anciennes querelles ſubſiſtent; mais la guerre entre les Briſſotins & les Jacobins n'étoit que ſuſpendue; mais cette lutte eſt le moyen auquel ſe ſont raccrochés dans leur naufrage, les ariſtocrates, les modérés, les royaliſtes, les poltrons, & tous les ennemis de l'égalité.

Pour en impoſer au peuple, on a changé les mots; ceux que l'on traitoit ci-devant de *factieux*, de *républicains*, étoient, il y a un mois, des *anarchiſtes*, des *déſorganiſateurs*. On a déjà abandonné ces dénominations, parce qu'on a ſenti que le peuple réfléchiroit que, pour créer une république, il falloit *déſorganiſer la monarchie*; & que, par conſéquent, voulant la république, il chériroit les *déſorganiſateurs*. On a été embarraſſé pour le *mot de ralliement*; mais, enfin, vaille que vaille, on les a qualifiés du titre d'*agitateurs*. Je ne déſeſpère pas de lire un jour, dans *la Sentinelle*, que les Jacobins ſont des *deſpotes*, & que

le duc de Brunſwick peut ſeul établir, en France, la *république ;* mais nous n'en ſommes pas encore là : il n'eſt, aujourd'hui, queſtion que des *agitateurs* Jacobins, auxquels les Briſſotins oppoſent le *vertueux* Rolland, qui, dans ſa modeſte réponſe à Clootz, avoue ingénuement qu'il ſuffit à ſon ambition d'avoir pour lui *la majorité* de la nation.

Examinons donc ce *chef de la majorité.* Je ne connois pas ſon intérieur, car je ne ſuis pas ce qu'il nomme un *paraſite;* mais, puiſqu'on le préſente au peuple françois comme un objet *d'adoration*, je lui dois, moi républicain, la plus ſérieuſe attention.

En le voyant à l'aſſemblée, la première fois, mon imagination s'eſt un peu troublée ; j'ai obſervé une tournure grêle, des cheveux plats, un vrai coſtume de *ſans-culottes* ; je me ſuis dit : voilà un philoſophe du faubourg Saint-Antoine, ou un deſcendant de *Pierre Lhermite.* Lafayette avoit l'air d'un homme du monde qui daigne s'humaniſer ; celui-ci a l'aſpérité de la vertu, ou le maſque du jour. Enſuite, je me ſuis demandé comment il ſe fait, qu'à peine échappés aux preſtiges dont Lafayette faſcina les yeux d'une foule de bons citoyens, pour nous mener ſur les cadavres des patriotes à la contre-révolution ; après la ſanglante expédition des Thuileries, & le ſuccès de nos armées, nous

voyons former, ſous nos yeux, une fédération nouvelle entre les ariſtocrates, les royaliſtes, les modérés, tous ceux, enfin, qui ſe diſoient ci-devant *amis de l'ordre & des loix*, & qui tendoient la main au roi de Pruſſe, pour rétablir, en France, ces puiſſans liens politiques. Comment ſe fait-il que les Jacobins, qui ont deſſillé trois fois les yeux du peuple, au moment où il alloit être opprimé, n'aient obtenu, pour récompenſe de leur dévouement, que des imputations colomnieuſes, aggravées par les circonſtances?

Comment ſe fait-il que la convention nationale ſoit déjà partagée en deux ſections, qui, ſans en connoître bien les motifs, ſe rangent ſous des bannières différentes, s'agaçent, & ſemblent ſe préparer au combat?

Comment ſe fait-il que Paris, qui n'a plus ni fuſils, ni canons, qui a envoyé trente mille braves patriotes aux frontières, qui a ſacrifié corps & bien à la révolution, *qui ne fut jamais ſi tranquille*, ſoit aujourd'hui préſenté comme un repaire de brigands, qu'il eſt néceſſaire de contenir par une garde départementale? Et pour quoi une foule de libelles *patriotes* ſonnent-ils le tocſin ſur lui? Comment ſe fait-il qu'après la fatale expérience que nous venons de faire du danger de l'*idolâtrie*, on oſe prôner, avec tant d'affectation, *la vertu de*

Rolland dans les 83 départemens. En oppoſition de qui veut-on mettre ce fantôme? Quels ſont les *oracles* que doit nous prononcer ce nouveau dieu ?

Républicain dès mon enfance, j'ai toujours eu pour principe qu'il n'y avoit que les fripons qui ventoient leur probité; que l'homme pur faiſoit le bien ſans ſortir de l'intimité de ſa conſcience; qu'un ami de l'égalité ne cherchoit point à étendre les rayons *de ſa gloire*, mais uniquement ceux de ſa patrie.

Toutes les hiſtoires que j'ai lues, m'ont convaincu que les premiers *rois* ont commencé par être des *flatteurs*, pour devenir des *brigands*, & que leurs complices ne ſont parvenus à étendre leur deſpotiſme ſur les peuples, qu'après les avoir égarés ſur les vertus perſonnelles de l'homme qu'ils leur déſignoient, ſans ceſſe, comme ſeul digne de les gouverner.

Rolland, ai-je dit, fût-il auſſi vertueux que Socrate, a le crime de l'orgueil, celui qui fait les tyrans. Que n'imite-t-il Pache, Monge & tant d'autres fonctionnaires, qui font leur devoir, & ne ſe ventent pas ? eſt-ce que l'*opinion publique* eſt du reſſort du *miniſtre de l'intérieur ?* nous déſigne-t-on d'avance celui qui, dans la nouvelle conſtitution, doit gouverner *deſpotiquement ;* &,

ſous le nom de *préſident du conſeil exécutif*, remplacer *un roi* ? eſt-ce parce que l'on compte ſur des oppoſitions, que les intrigans montrent, d'une main, leur *momie*, & calomnient, de l'autre & d'avance, les francs, les vrais républicains. Je ne ſais où doit aboutir cette nouvelle faction; mais je crois avoir mis le doigt ſur la bleſſure; je crois que ceux qui ont tant fait de reproches abſurdes à Roberſpierre, veulent eux-mêmes *un dictateur*; & que c'eſt pour y parvenir *conſtitutionnellement*, qu'ils violent la liberté & toutes les baſes de l'égalité politique, en accaparant à Rolland l'opinion des départemens, & en colomniant, à outrance, les antagoniſtes de leur ſyſtême. Voilà donc *le quatrième âge* de la révolution que nous abordons.

D'après ces réflexions, j'ai commencé à faire des comparaiſons; j'ai vu dans la convention le germe des mêmes diviſions qui agitoient la dernière légiſlature; j'ai vu dans Rolland, comme le dit un jour Condorcet, *un Lafayette civil*; dans *Louvet* & ſa ſentinelle, *Etienne*, ou *le chant du Coq*; dans Briſſot, *Duroſoy*; dans la Chronique, *Gorſas*; *Carra* même, le ton des folliculaires de la *liſte civile* : le mode eſt différent, mais les motifs ſont les mêmes, & les attaques ſont conſtamment dirigées vers le but unique, *les Jacobins*.

Eh ! pourquoi donc toujours ces *Jacobins* en prise avec *les honnêtes gens ?* pourquoi ? le voici :

Les Jacobins veulent une véritable république *unique*, fondée sur la pureté des principes de la déclaration des droits, où la loi seule domine, & jamais un individu. *Les honnêtes gens* veulent un chef, dont la volonté supplée *quelquefois* à la loi, pour maintenir *dans l'ordre* les *factieux* qui oseroient *troubler la société*, en reprochant à ce chef, ou ses déprédations corruptives, ou son despotisme : & voilà la clef de la coalition. Car, sur ces bases, l'on fonderoit l'édifice d'une nouvelle *dynastie*, qui seroit, à la vérité, *ajournée* jusqu'à l'époque où un hardi scélérat se sentiroit assez en force pour usurper le plein pouvoir ; mais, *provisoirement*, on cultiveroit, à son profit, l'*arbrisseau* de la royauté, à l'ombre d'une république, qui, comme celle des *États-Unis*, auroit de grandes divisions, de petits états, un conseil exécutif général, & un *président permanent*.

Les patriotes pensent que Paris devroit toujours être le centre de l'administration ; parce que, suivant leur opinion, l'administration ne peut être libre de faire le bien général & d'apprécier le véritable esprit public, que dans une ville très-populeuse, dont la majorité des habitans soit composée de citoyens des 84 départemens, qui balancent tous les intérêts de l'empire, & ne puissent avoir,

dans leur opinion, aucun motif dangereux de *localité*.

Les *honnêtes gens*, dévoués au ſyſtême contraire, craignent l'influence de Paris, & ſes moyens de rappeller à l'ordre celui qui tenteroit d'abuſer de ſon pouvoir, & de violer la liberté publique. Ils ſavent bien que ſi Louis XVI eût reſté à Verſailles, peut-être il ne ſeroit pas au Temple, & Brunſwick ſeroit à Paris. Ils n'oſent s'en plaindre, ces *honnêtes gens*, mais ils s'en ſouviendront long-temps. Voilà pourquoi les Jacobins & la ville de Paris ſont dénoncés aux 84 départemens; & comme l'on ſent bien que le ſyſtême d'une préſidence permanente peut être mal accueilli, on veut armer d'avance les départemens contre Paris; on veut une *garde départementale* autour de la convention; on veut arracher aux Jacobins leur correſpondance, pour qu'ils ne puiſſent pas éclairer l'opinion publique, & qu'il n'y ait que les *folliculaires affidés* qui préparent cette opinion.

Mes frères, l'on nous trompe tous; donc l'on veut nous trahir. On vous ment, quand on vous dit que les Jacobins ſont des agitateurs, des déſorganiſateurs; ils diſcutent beaucoup plus ſagement que la convention nationale : malheureuſement il n'y vient pas aſſez de députés. Ils ont déſorganiſé le deſpotiſme; mais ils veulent contribuer à organiſer la république ſur les véritables baſes de l'éga-

lité politique : ils ont agité le peuple contre les Tuileries, & ils s'en glorifient ; mais ils prêchent aujourd'hui l'ordre, fondé ſur l'amour des bonnes loix. Il eſt vrai qu'ils ne croyent pas aux *vertus* que l'on prône avec autant d'audace que de baſſeſſe ; que, forts de leur conſcience, ils ſavent bien que ceux qui les calomnient, ont des raiſons ſecrètes & des intentions perfides. Les Jacobins ne croyent pas que les Briſſotins ſoient de bons légiſlateurs ; que ceux qui ont propoſé de donner la couronne de France à un fils du roi d'Angleterre, ou à Brunſwick, ſoient de vrais républicains (1) ; que les intrigans ſoient patriotes ; que tous les miniſtres aiment l'égalité des droits & la liberté des opinions.

Ils n'adorent, ni Roland, ni Briſſot, ni Louvet ; mais ils chériſſent la liberté, les droits du peuple ; ils ont juré de les défendre ; ils ont tenu, ils tiendront leurs ſermens.

On vous ment, lorſqu'on vous peint Paris comme un foyer d'anarchie, un repaire de brigands. *Paris n'a jamais été plus tranquille* ; j'en appelle à vos frères, qu'une intrigue criminelle a tiré de vos départemens, qui ſont déja ici plus de vingt mille caſernés & inutiles, qui s'y ennuient, malgré les viſites fréquentes des députés qui les ont attirés.

---

(1) Briſſot nie, mais Carra ne s'en défend pas, Puiſqu'il l'a propoſé à la tribune même des Jacobins.

On vous ment bien impudemment, lorſqu'on vous dit que le côté de la convention, qu'on décore du nom d'*agitateurs*, ne veut pas s'occuper du devoir ſacré que vous lui avez impoſé.

Ouvrez le répertoire de nos triſtes ſéances, & voyez de quel côté viennent les incidens, les dénonciations, les interruptions ſcandaleuſes ſur *le véritable ordre du jour*. Sont-ce les jacobins, qui, depuis deux mois, retardent nos travaux, & qui repouſſent le jugement de Louis XVI, & ont voilé la ſtatue de la liberté juſque dans ſon ſanctuaire? Roland! Roland! ton porte-feuille reſſemble à la boîte de Pandore. Au lieu de nous occuper ſans ceſſe de ce qui ſe paſſe dans quelque ſection de Paris, au lieu d'interrompre conſtamment la diſcuſſion ſur le procès de Louis XVI à la convention, pour nous dire fauſſement que des émeutes ſe préparent; que l'on doit tirer le canon d'alarme, & cela pour effrayer, pour tromper nos commettans des 84 départemens, au lieu d'accaparer tous les journaliſtes, pour corrompre l'opinion, calomnier les patriotes, & prôner tes vertus (1); dis-nous par quelle maladreſſe, ou par quelle aſtuce, ayant à diſpoſer de 24 millions pour des achats

---

(1) *Le père Ducheſne*, m'a aſſuré que Rolland lui avoit fait offrir de prendre, chaque jour, deux mille de ſes feuilles, s'il vouloit dire du bien de lui.

de grains, & après une récolte abondante, la plupart de nos départemens meurent de faim?

Dans un discours, où par bizarrerie tu t'es momentanément dépouillé de la qualité *imposante* de ministre, tu nous a dit que ce que nous avions à faire de plus sage étoit *de ne pas nous mêler des grains*; soit. Mais empêche donc les séditions, que le manque de bled occasionne; empêche le peuple de venir nous demander du pain. Sois moins occupé de *ta gloire*, & davantage de nos intérêts. Tu ne manqueras pas de parler des *agitateurs* qui soulèvent le peuple, & tu donneras astucieusement à entendre que ce sont *les jacobins*; mais tu n'ignores pas que le pain à 8 sols la livre, est une cause naturelle d'inquiétude; que les ennemis de la république ont intérêt de répandre la disette, pour persuader au peuple que le nouveau régime ne vaut rien; qu'il faut *un chef* à un grand empire. Tu n'ignores pas que la cupidité est un autre genre de conspiration, qui sert à merveille les intrigans. Tu peux obvier à ces inconvéniens, par la surveillance de ton ministère. Tu as des fonds destinés à faire circuler des bleds là où le fléau se fait sentir; tu as une liste civile de 24 millions: qu'en fais-tu donc? puisque dans certains cautons, le bled est pour rien; & dans d'autres, il est hors de prix.

Dis-nous pourquoi, ayant *découvert* une *cache*

où étoient recelés des papiers importans au procès de Louis XVI, tu as négligé assez l'intérêt de ta propre délicatesse, pour enlever ce dépôt précieux *sans témoins* ? Tu en avois de très-naturels sous la main. Tu as passé devant l'appartement où travailloient deux commissaires de la convention, chargés, par un décret, du dépouillement de tous les papiers des Thuileries; & tu ne les a pas invités à t'accompagner; ta conscience eût dû t'en faire un besoin; l'intérêt public, & ton respect pour la convention, t'en faisoient un devoir. Tu as dit que ces papiers contenoient des inculpations contre des membres du corps constituant & du corps législatif; tu les as donc lus ces papiers *sans témoins authentiques* ? Comment, après tant d'imprudences aussi notoires, te laveras-tu de l'inculpation d'avoir *détourné* quelques pièces de ce dépôt précieux ? Comment as-tu pu fournir au perfide Louis XVI, & à ses partisans, un prétexte de t'avoir accusé de lui avoir enlevé tous les papiers qui auroient pu servir à sa décharge, ou à la charge de ses complices ? Marat t'en a fait le reproche; mais, dans ses égaremens, Marat a souvent rencontré la vérité. Ne devois-tu pas dire à la convention : *J'ai fait une découverte utile; j'ai besoin de deux commissaires pour m'accompagner dans une opération à laquelle toute la nation est intéressée. Donnez-moi ces commissaires, & je reviens*

dans une heure. Mais tu as voulu être ſeul à *ravir* ce dépôt, & le *feuilleter* avant de le produire. Tu as donc eu des raiſons? dis-nous les.

Pourquoi, toi qui es ſi vigilant ſur les expéditions que la municipalité fait par la poſte, ne ſurveilles-tu pas, ou plutôt, permets-tu que tes *comptes moraux*, les libelles de Louvet, cette *Sentinelle* qui va *gratis* juſqu'à Chambéri, & autres diatribes du même genre, inondent nos départemens par cette même voie, tandis que les papiers patriotes vont s'engouffrer dans les bureaux de la poſte, & n'en ſortent pas.

Pourquoi as-tu ſouffert qu'un décret d'accuſation, lancé contre un ci-devant miniſtre, fût ſous tes yeux *douze jours* ſans exécution? eſt-ce le ſeul cas où ton miniſtère ne ſoit pas un miniſtère de ſurveillance, & les décrets de la convention ne ſont-ils dignes de ton attention, que quand tu les as provoqués?

Roland, *vertueux* Roland, je m'attends bien que tu vas me traiter de *factieux*, de chef de cabale; tu vas déchaîner contre moi tes limiers; les *honnêtes gens* me blâmeront; je n'obtiendrai jamais de crédit auprès des miniſtres; mais je me moque de tes efforts, je veux reſter *ſans-culottes.* J'ai briſé dans la main de la Fayette la verge du deſpotiſme, & l'on ſait que je n'avois d'autre

intérêt que celui de ma patrie. Si tu me calomnies, on ne te croira pas.

Souviens-toi, & dis à tes amis, que la révolution françoise n'est ni un radotage, ni une querelle de ménage ; que depuis le commencement de cette révolution, tous les intrigans ont fait le saut de la roche Tarpéïenne ; tout ce que tu fais aujourd'hui, la Fayette l'a fait dans son temps ; tout ce que font tes agens, les Lameth, les d'André, les Dumas, l'ont fait ; mais il faut finir par se démasquer : on ne trahira plus impunément le peuple françois ; & c'est là un objet de sérieuse réflexion.

DUBOIS CRANCÉ.

Paris le 28 novembre, l'an Ier. de la république.

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL.

La Société a arrêté l'impression de ce Discours, dans sa séance du 28 novembre 1792.

L. M. LEPELLETIER, *président.*

SIMONNE, *vice-président.*

MONESTIER, *député* ; GARNIER, *député* ; SIJAS ; SAMBAT ; DUFOURNY, *secrétaires.*

De l'Imprimerie de L. POTIER DE LILLE, rue Favart.